

ILUMINAÇÕES

—

**UMA CERVEJA
NO INFERNO**

JEAN-ARTHUR RIMBAUD

ILUMINAÇÕES

—

UMA CERVEJA NO INFERNO

TRADUÇÃO DE MÁRIO CESARINY



ILUMINAÇÕES

—

ILLUMINATIONS

APRÈS LE DÉLUGE

Aussitôt que l'idée du Déluge se fut rassise,
Un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mou-
vantes et dit sa prière à l'arc-en-ciel à travers la toile de l'araignée.

Oh! les pierres précieuses qui se cachaient, — les fleurs qui regardaient déjà.

Dans la grande rue sale les étals se dressèrent, et l'on tira les barques vers la mer étagée là-haut comme sur les gravures.

Le sang coula, chez Barbe-Bleue, — aux abattoirs, — dans les cirques, où le sceau de Dieu blêmit les fenêtres. Le sang et le lait coulèrent.

Les castors bâtirent. Les «mazagrans» fumèrent dans les estaminets.

Dans la grande maison de vitres encore ruisselante les enfants en deuil regardèrent les merveilleuses images.

Une porte claqua, — et sur la place du hameau, l'enfant tourna ses bras, compris des girouettes et des coqs des clochers de partout, sous l'éclatante giboulée.

Madame *** établit un piano dans les Alpes. La messe et les premières communions se célébrèrent aux cent mille autels de la cathédrale.

Les caravanes partirent. Et le Splendide Hôtel fut bati dans le chaos de glaces et de nuit du pôle.

Depuis lors, la Lune entendit les chacals piaulant par les déserts de thym, — et les églogues en sabots grognant dans le verger. Puis, dans la futaie violette, bourgeonnante, Eucharis me dit que c'était le printemps.

— Sourds, étag; — Écume, roule sur le pont et par-dessus les bois; — Draps noirs et orgues, — éclairs et tonnerre, — montez et roulez; — Eaux et tristesses, montez et relevez des Déluges.

DEPOIS DO DILÚVIO

Mal se aquietou a ideia de Dilúvio,
Uma lebre parou entre os sanfenos e as ondulantes cam-
pânulas e fez a sua prece ao arco-íris através da teia da aranha.

Oh! as pedras preciosas que se escondiam, — as flores que já olhavam.

Na grande rua suja reapareceram as tendas, e as barcas foram lançadas ao mar, que era em degraus, e em cima, como nas gravuras.

Correu o sangue, nas terras do Barba-Azul, — nos mata-
douros, — nos circos, onde o selo de Deus enlivedecia as janelas. O sangue e o leite correram.

Os castores construíram. Os mazagrans fumegaram nos estaminés. Na grande casa vidrada ainda rumorejante as crianças de luto olharam as maravilhosas imagens.

Uma porta bateu, e, no centro do povoado, o menino girou os braços, arrebatando os cataventos e os galos de todos os campanários, sob o cintilante aguaceiro.

A Senhora *** estabeleceu um piano nos Alpes. A missa e as primeiras comunhões foram confiadas aos cem mil altares da catedral.

As caravanas partiram. E o Splendid-Hotel foi construído sobre o caos de gelos e de noite do pólo.

Desde então, a Lua ouviu o uivo dos chacais nos desertos de timo — e as églogas saloias grunhindo ao vergel. Depois, na grande mata violeta em botão, Eucáris disse-me que era primavera.

— Irrompe, charco; — Escuma, rola sobre a ponte e por cima das árvores; — Velos negros e órgãos — raios e trovão, vinde e rolai; — Águas e tristezas, cresci e restabelecei os Dilúvios.

Car depuis qu'ils se sont dissipés, — oh! les pierres précieuses s'enfouissant, et les fleurs ouvertes! — c'est un ennui! et la Reine, la Sorcière qui allume sa braise dans le pot de terre, ne voudra jamais nous raconter ce qu'elle sait, et que nous ignorons.

Pois, desde que eles se foram, — oh! as pedras preciosas aluindo, e as flores abertas! — é o tédio! e a Rainha, a Feiticeira que esperta o seu lume na frágua de barro, nunca quererá contar-nos o que sabe e nós ignoramos.

ENFANCE

I

Cette idole, yeux noirs et crin jaune, sans parents ni cour, plus noble que la fable, mexicaine et flamande; son domaine, azur et verdure insolents, court sur des plages nommées, par des vagues sans vaisseaux, de noms féroce­ment grecs, slaves, celtiques.

A la lisière de la forêt — les fleurs de rêve tintent, éclatent, éclairent, — la fille à lèvres d'orange, les genoux croisés dans le clair déluge qui sourd des prés, nudité qu'ombrent, traversent et habillent les arcs-en-ciel, la flore, la mer.

Dames qui tournoient sur les terrasses voisines de la mer; enfantes et géantes, superbes noires dans la mousse vert-de-gris, bijoux debout sur le sol gras des bosquets et des jardinets dégelés — jeunes mères et grandes soeurs aux regards pleins de pèlerinages, sultanes, princesses de démarche et de costume tyranniques, petites étrangères et personnes doucement malheureuses.

Quel ennui, l'heure du «cher corps» et «cher coeur»!

II

C'est elle, la petite morte, derrière les rosiers. — La jeune maman trépassée descend le perron. — La calèche du cousin crie sur le sable. — Le petit frère — (il est aux Indes!) là, devant le couchant, sur le pré d'oeillets. — Les vieux qu'on a enterrés tout droits dans le rempart aux giroflées.

L'essaim des feuilles d'or entoure la maison du général. Ils sont dans le midi. — On suit la route rouge pour arriver à l'auberge vide. Le château est à vendre; les persiennes sont détachées. — Le curé aura emporté la clef de l'église. — Autour du parc, les

INFÂNCIA

I

Esta imagem, olhos pretos e crina amarela, sem família e sem corte, mais nobre que a fábula, mexicana e flamenga: seu domínio, azul e verdura insolentes, atravessa praias crismadas, por ondas sem barcos, de nomes ferozmente gregos, eslavos, celtas.

Na orla da floresta — as flores de sonho deflagram, tilintam, iluminam —, a rapariga de lábio de laranja, os joelhos cruzados no claro dilúvio que irrompe dos prados, a nudez sombreada, atravessada, vestida pelos arco-íris, pela flora, pelo mar.

Damas rodopiam nos terraços vizinhos ao mar; infantas e gigantas, negras soberbas na relva verde-prata, jóias erguidas sobre o chão viscoso dos pequenos bosques e jardins degelados, — mães jovens e irmãs maiores, olhos repletos de peregrinações, sultanas e princesas de porte e de traje tirânicos, crianças exóticas e pessoas docemente infelizes.

Que tédio, a hora do «amado corpo» e do «querido coração»!

II

É ela, atrás das roseiras, a menina morta. — A jovem mamã falecida desce os degraus da sacada. — A caleche do primo grita sobre a areia. — O irmãozinho — (que está nas Índias!) surge frente ao poente, nos canteiros de cravos. Os velhos sepultados de pé na rampa dos goivos.

O enxame de folhas de ouro cerca a residência do general. Estão no sul. — Segue-se pela estrada vermelha para se chegar à estalagem deserta. O castelo está à venda; as persianas pendem soltas. — O cura deve ter levado a chave da igreja. — Na cintura do parque, les

loges des gardes sont inhabitées. Les palissades sont si hautes qu'on ne voit que les cimes bruissantes. D'ailleurs il n'y a rien à voir là-dedans.

Les prés remontent aux hameaux sans coqs, sans enclumes. L'écluse est levée. O les Calvaires et les moulins du désert, les îles et les meules.

Des fleurs magiques bourdonnaient. Les talus le berçaient. Des bêtes d'une élégance fabuleuse circulaient. Les nuées s'amas-saient sur la haute mer faite d'une éternité de chaudes larmes.

III

Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.

Il y a une horloge qui ne sonne pas.

Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches.

Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte.

Il y a une petite voiture abandonnée dans le taillis, ou qui descend le sentier en courant, enrubannée.

Il y a une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus sur la route à travers la lisière du bois.

Il y a enfin, quand l'on a faim et soif, quelqu'un qui vous chasse.

IV

Je suis le saint, en prière sur la terrasse, — comme les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la mer de Palestine.

Je suis le savant au fauteuil sombre. Les branches et la pluie se jettent à la croisée de la bibliothèque.

as choças dos guardas estão desertas. As paliçadas são tão altas que só vemos os cimos sussurrantes. De resto, não há nada para se ver, lá dentro.

As terras sobem até lugares sem galos, sem bigornas. A barragem está aberta. Oh os calvários e os moinhos do deserto, as ilhas e as mós.

Flores mágicas zumbiam. Barrancos embalavam-no. Animais de uma elegância fabulosa circulavam. As nuvens amassavam-se sobre o alto mar feito de uma eternidade de lágrimas quentes.

III

No bosque há uma ave, o seu canto detém-vos e faz-vos corar.

Há um relógio que não toca.

Há uma lixeira com um ninho de bichos brancos.

Há uma catedral que desce e um lago que sobe.

Há um carrinho abandonado nas moitas, ou descendo a vereda em correria, engalanado.

Há uma troupe de cómicos, com os seus fatos, visíveis na estrada através da orla do bosque.

Há enfim, quando tens fome e sede, alguém que te enxota.

IV

Sou o santo em oração no terraço, — como pascem os animais pacíficos até ao mar da Palestina.

Sou o sábio no cadeirão sombrio. Os ramos e a chuva batem às janelas da biblioteca.

Je suis le piéton de la grand'route par les bois nains; la rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant. Je serais bien l'enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer, le petit valet suivant l'allée dont le front touche le ciel.

Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin! Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant.

V

Qu'on me loue enfin ce tombeau, blanchi à la chaux avec les lignes du ciment en relief — très loin sous terre.

Je m'accoude à la table, la lampe éclaire très vivement ces journaux que je suis idiot de relire, ces livres sans intérêt. —

A une distance énorme au-dessus de mon salon souterrain, les maisons s'implantent, les brumes s'assemblent. La boue est rouge ou noire. Ville monstrueuse, nuit sans fin!

Moins haut, sont des égouts. Aux côtés, rien que l'épaisseur du globe. Peut-être les gouffres d'azur des puits de feu. C'est peut-être sur ces plans que se rencontrent lunes et comètes, mers et fables.

Aux heures d'amertume je m'imagine des boules de saphir, de métal. Je suis maître du silence. Pourquoi une apparence de soupirail blêmirait-elle au coin de la voûte?

Sou o peão da estrada larga entre os bosques anões; o rumor dos açudes cobre-me os passos. Olho por longo tempo a melancólica lixívia de ouro do poente.

Seria bem a criança abandonada no molhe que partiu para o alto-mar, o pequenino servo calcorreando a álea cuja fronte toca o céu.

Os atalhos estão impraticáveis. Os cabeços, cobertos de giesta. O ar, imóvel. Como estão longe as fontes e os pássaros! Isto só pode ser o fim do mundo, se avanço.

V

Que me aluguem enfim este túmulo branqueado a cal com as linhas do cimento em relevo, — muito longe debaixo da terra.

Finco os cotovelos na mesa, o candeeiro ilumina vivamente estes jornais que só por idiotia releio, estes livros sem interesse.

A enorme distância, por cima do meu salão subterrâneo, implantam-se as casas, reúnem-se as brumas. A lama é vermelha ou negra. Cidade monstruosa, noite sem fim.

Mais em baixo, os esgotos. Dos lados, só a espessura do globo. Talvez abismos de azul, poços de fogo. É talvez nestes planos que se reúnem luas e cometas, mares e fábulas.

Em horas de desânimo imagino globos de safira, de metal. Sou mestre de silêncio. Porque haveria de empalidecer uma aparência de grelha ao canto da abóbada?

CONTE

Un Prince était vexé de ne s'être employé jamais qu'à la perfection des générosités vulgaires. Il prévoyait d'étonnantes révolutions de l'amour, et soupçonnait ses femmes de pouvoir mieux que cette complaisance agrémentée de ciel et de luxe. Il voulait voir la vérité, l'heure du désir et de la satisfaction essentiels. Que ce fût ou non une aberration de piété, il voulut. Il possédait au moins un assez large pouvoir humain.

Toutes les femmes qui l'avaient connu furent assassinées. Quel saccage du jardin de la beauté! Sous le sabre, elles le bénirent. Il n'en commanda point de nouvelles. — Les femmes réapparurent.

Il tua tous ceux qui le suivaient, après la chasse ou les libations. — Tous le suivaient.

Il s'amusa à égorger les bêtes de luxe. Il fit flamber les palais. Il se ruait sur les gens et les taillait en pièces. — La foule, les toits d'or, les belles bêtes existaient encore.

Peut-on s'extasier dans la destruction, se rajeunir par la cruauté! Le peuple ne murmura pas. Personne n'offrit le concours de ses vœux.

Un soir il galopait fièrement. Un Génie apparut, d'une beauté ineffable, inavouable même. De sa physionomie et de son maintien ressortait la promesse d'un amour multiple et complexe! d'un bonheur indicible, insupportable même! Le Prince et le Génie s'anéantirent probablement dans la santé essentielle. Comment n'auraient-ils pas pu en mourir? Ensemble donc ils moururent.

Mais ce Prince décéda, dans son palais, à un âge ordinaire. Le prince était le Génie. Le Génie était le Prince.

La musique savante manque à notre désir.

CONTO

Aborrecia-se um príncipe porque apenas se dedicara a aperfeiçoar generosidades vulgares. Do amor, ele esperara espantosas revoluções, e suspeitava que as suas mulheres podiam dar-lhe mais do que uma complacência temperada de céu e de luxo. Aspirava à verdade, à hora do desejo e da satisfação essenciais. Fosse ou não fosse uma aberração piedosa, ele assim o quis. Disponha, pelo menos, de vasto poder humano.

Todas as mulheres que possuía foram assassinadas: que estrago no jardim da beleza! Sob o sabre, elas abençoaram-no. Não encomendou outras. — As mulheres reapareceram.

Matou todos os que o seguiam, na caça ou nas libações. — Todos o seguiam.

Divertiu-se a degolar os animais de luxo. Mandou incendiar os palácios. Precipitava-se sobre multidões e cortava-as às postas. — A multidão, os tectos de ouro, os belos animais subsistiam.

Podemos extasiar-nos na destruição, rejuvenescer pela crueldade! O povo não murmurou. Ninguém deu o concurso de uma opinião.

Uma noite, galopava ele altivamente, saiu-lhe ao caminho um Génio de uma beleza inefável, inconfessável, até! Da sua fisionomia e do seu porte irradiava a promessa de um amor múltiplo e complexo! de uma felicidade inexprimível, insuportável, até! O Príncipe e o Génio aniquilaram-se provavelmente na saúde essencial.

Como poderiam ter sobrevivido? Juntos, tiveram de morrer.

Mas o Príncipe morreu no seu palácio, velho de muitos dias. O Príncipe era o Génio. O Génio era o Príncipe.

Falta ao nosso desejo música sábia.

PARADE

Des drôles très solides. Plusieurs ont exploité vos mondes. Sans besoins, et peu pressés de mettre en oeuvre leurs brillantes facultés et leur expérience de vos consciences. Quels hommes mûrs! Des yeux hébétés à la façon de la nuit d'été, rouges et noirs, tricolores, d'acier piqué d'étoiles d'or; des facies déformés, plombés, blêmis, incendiés; des enrouements folâtres! La démarche cruelle des oripeaux! — Il y a quelques jeunes, — comment regarderaient-ils Chérubin? — pourvus de voix effrayantes et de quelques ressources dangereuses. On les envoie prendre du dos en ville, affublés d'un *luxe* dégoûtant.

O le plus violent Paradis de la grimace enragée! Pas de comparaison avec vos Fakirs et les autres bouffonneries scéniques. Dans des costumes improvisés avec le goût du mauvais rêve ils jouent des complaintes, des tragédies de malandrins et de demi-dieux spirituels comme l'histoire ou les religions ne l'ont jamais été. Chinois, Hottentots, bohémiens, niais, hyènes, Molochs, vieilles démences, démons sinistres, ils mêlent les tours populaires, maternels, avec les poses et les tendresses bestiales. Ils interprèteraient des pièces nouvelles et des chansons «bonnes filles». Maîtres jongleurs, ils transforment le lieu et les personnes et usent de la comédie magique. Les yeux flambent, le sang chante, les os s'élargissent, les larmes et des filets rouges ruissellent. Leur raillerie ou leur terreur dure une minute, ou des mois entiers.

J'ai seul la clef de cette parade sauvage.

PARADA

Sólidos tunos! Muitos deles exploraram os vossos mundos. Sem necessidades, e sem pressa de pôr à obra as suas brilhantes faculdades e a sua experiência da vossa consciência. Que homens maduros! Olhos vagos como a noite de estio, vermelhos e negros, tricolores, de aço crivado de estrelas de ouro: fácies disformes, chumbadas, enlivecidas, incendiadas: rouquidões brejeiras! O desfile cruel dos ouropéis! — Há alguns jovens — como olhariam eles Querubim? providos de vozes aterradoras e de alguns recursos perigosos. Mandam-nos ao engate, para a cidade, ataviados com um *luxe* repelente.

Oh o mais violento Paraíso da careta raivosa! Nada que se compare com os vossos Fàkirs e outros trasgos cénicos. Em fatos improvisados ao estilo do sonho mau, representam lástimas, tragédias de malandrins e de semideuses espirituais que a história e as religiões nunca foram. Chinas, Hotentotes, ciganos, palermas, hienas, Molochs, velhas demências, demónios sinistros, somam os efeitos fáceis, maternels, a poses e carícias bestiais. Interpretariam peças novas, canções de meninas prendadas. Mestres jograis, transformam o lugar e as almas, e aplicam a comédia magnética. Os olhos flamejam, o sangue canta, os ossos dilatam-se, as lágrimas e os fios vermelhos escorrem. A sua mofa ou o seu terror dura um minuto, ou meses inteiros.

Só eu tenho a chave desta parada selvagem.